



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte à *l'écriture*, quelle qu'en soit la forme: roman, récit, nouvelles, autofiction, journal; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple—il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps: publier des auteurs qui, par leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont eu le désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant: «J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai»; plus tard, le philosophe Alain professant: «c'est toujours le goût qui éclaire le jugement», ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

D.C.

ISBN: 978-2-336-29856-6

© Orizons, Paris, 2014

La façon des Insulaires

Du même auteur

Récits, miscellanées et fragments

- Ci terre gésir*, Essarts, 1981
Ciel aux pluriels, Essarts, 1997
Carnets de ciels et d'heurs d'un facteur de lavoirs, Paupieres de terre, 2000
Chevêtres au grand divers, L'indicible frontière, 2003
L'héritage, Essarts, 2004
Recettes de la voie romaine, À pierre vue, 2006
Le village et son nom, À pierre vue, 2009
Buer et Bure, Essarts, 2013
Notre Dame des Landes, la piste du nom, Essarts, 2014

Poèmes

- Parcelles de la crête*, Tarabuste, 1987
Le tajîne ocre, Atelier Ocre d'art, 1995
Logos (parmi des photos de Magali Ballet), Essarts, 2007

Écrits sur l'art

- Ruisdaël*, biographie, Essarts, 1983
Les référents dans la gravure de René Bonargent, Indifférence, Critères, 1982
Dans l'atelier de J.P.V., L'oreille électronique, 2002
Contes picturaux, de Jean Pierre Brazs (préface), Matéria prima, 2005
Le Grand Nuy, sur des photographies de Magali Ballet, Essarts, 2005
Nombreuses préfaces de catalogues

Ouvrages collectifs

- Dans les bruits du monde*, Le hêtre pourpre, 2000
Chemin des lieux-dits, À pierre vue, 2009 (préface)
Géotopoét(h)ique de la Creuse, Pascal Ruiz, 2011

Roman

- La pierre à boire*, Orizons, 2008

Gérard Laplace

La façon des Insulaires

 Orizons

2014

Dans la même collection

- Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānāsī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011
Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Jean-Louis Delvolvé, *le gerfaut*, 2013.
Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Raymond Espinose, *Pauline ou La courbe du ciel*, 2011
Raymond Espinose, *Lisières*, Carnets 2009-2012, 2013
Pierre Fréha, *La Conquête de l'oued*, 2008
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *À demi-barbares*, 2011
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Jean Gillibert, *Nunuche, suivi de Les Pompes néantes*, 2011
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Günter Grass, Prix Nobel, *La Ballerine*, 2011
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012

Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale. (4 volumes parus sur 6) *L'Éternité pliée*, tome I; *La Rivière entre les doigts*, tome II; *Graine de lumière*, tome III; *Dialectique de l'instant*, tome IV, 2011

Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013

François Labbé, *Le Cahier rouge*, 2011

Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010

Didier Mansuy, *Cas de figures*, 2011

Didier Mansuy, *Facettes*, 2012

Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012

Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009

Kristina Manusardi, *Au tout début*, 2011

Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009

Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010

Lucette Mouline, *Filages*, 2011

Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012

Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012

Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013

Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années*, 2008

Anne Mounic, *(X) de nom et prénom inconnu*, 2011

Laurent Peireire, *Scènes privées*, 2011

Robert Poudérou, *La Sanseverina*, 2011

Robert Poudérou, *L'ennemi de la mort*, 2011

Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012

Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012

Gianfranco Stroppini, *Le serpent se mord la queue*, 2011

Ilse Tielsch, *Plage étrangère*, 2011

Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009

Béatrix Ulysse, *Le manuscrit de la Voie lactée*, 2011

Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012

Antoine de Vial, *Americadire*, 2013

Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013.

Nos autres collections : *Contes et Merveilles*, *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Universités*, *Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie—La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

À Moran

I

Le morceau de tomme blanche venait de lui tomber des doigts et, dans la brande d'ajonc et de bruyère, s'était enseveli à ses pieds. Ce faux mouvement était-il le fait de ma question, sa réponse empêchée ? Ce n'était pas au sens étroit une question, mais une remarque interrogative, ou inquiète, de ces préoccupations qu'on sait ne pouvoir partager avec n'importe qui, réservées à quelqu'un de bien informé et proche, à un expert, mais obligeant, celui qui a les clefs et le dernier mot, souvent laconique.

Expert ? Comme cette confiance que j'avais faite en d'autres temps à l'homme de l'art, sur le divan, à propos de mes rêves tristement achromes : « Je ne rêve jamais en couleur et j'en suis frustré... » Il n'avait pas relevé. Deux nuits plus tard, miraculeusement, la prairie rêvée — une vulgaire pelouse entre des murets pour toute intrigue — s'était manifestée, d'un vert intense, magnifique, fluo, dirait-on, pour cette extrême luisance et ce rayonnement. Elle semblait, cette couleur, vouloir subjuguier mon attention, la forcer, elle avait quitté la prairie, au-dessus d'elle brasillait, couleur impressive, messagère, qui me disait : « Est-ce clair ? » Mais ce n'est pas tout. Plus tard, à l'occasion, peut-être des années plus tard, je me suis ouvert de ce phénomène à un autre prospecteur d'âme, un ami, celui-là, lui précisant qu'à peine un jour ou deux après m'être entretenu avec

«quelqu'un» de mes rêves achromes... Assez vite, affectant pourtant une forme de distraction lasse, il m'a interrompu — nous étions sous un parasol, à la terrasse d'un café — pour me lancer : «Oui, mais ce n'était pas confié à n'importe qui, il me semble...» L'air était entendu, je suis resté coi, n'ai rien voulu éclaircir du «quelqu'un» ou du «n'importe qui».

Silencieux, toujours souplement assis sur une banquette de granit, un genou blotti contre l'aisselle, Roland, maintenant courbé, fourrageait dans les vigoureux ajoncs au risque de se déchirer les doigts ou de débusquer la vipère. Il avait oublié la tomme blanche et mon souci, c'est ce que je m'étais dit le voyant bientôt dégager des bruges, puis hausser vers la lumière, les doigts écartés comme une duchesse les aurait eus chez le bijoutier ou au-dessus d'une porcelaine de Sèvres, un joyau rougeâtre qui me semblait être un petit coléoptère aux élytres courts, gesticulant des pattes et de l'abdomen, et que Roland précieusement exposait à ma vue. Je savais que l'identité de sa trouvaille me serait délivrée par le nom savant, ainsi que m'y avait accoutumé mon compagnon d'excursion, étant de ces esprits formés à l'Encyclopédie méthodique qui jusqu'à aujourd'hui épinglent par la docte nomination les habitants naturels : *Silybum marianum* pour un chardon, *Arrocumulus stratiiformis undulatus* pour un ciel à maquereau, *Marumba quercus* pour un papillon de nuit. Il faut croire que j'imprime, j'ai retenu ces agrafes. «S'il existe quelque langue adamique, m'avait glissé un jour Roland, les noms y sont, naturellement, en accord avec les choses», appuyant sur «naturellement», faisant grand cas du latin de Pline (et de Lamarck) laissant entendre que la dernière hampe des plantes est leur nom. «C'est le double rapport de ressemblance magique, avait-il surenchéri, et ça, contre toute attente, c'est signé Sartre.» La langue mère me laisse sceptique. Dans le pot de terre sur mon balcon, la sauge déploie de nombreuses hampes fleuries. Comme Roland, homme à apprécier les ortolans et les andouillettes, je sais d'autres langues en usage qui attifent *Capsella bursa pastoris* de ses frusques ordinaires, les drôles : bourse de Judas, cœur de curé, tête d'aspic, moutarde de Mithridate. Dans le jardin botanique, quelle que soit la langue en usage, c'est l'étiquette qui nous pique, nous inocule l'ébriété de l'autre rivage, ce goût un peu plus amer que les baies.

Un soleil capricieux avait cinglé sur la prairie ondoyante en contrebas du petit tertre où nous étions postés; d'un souffle avait

soulevé une écharpe de jeune brume s'écoulant à la suite dans le goulet du chemin blanc aux talus ondes et lourds, étrillés par le vent.

— *Parabemus fossor*, avait enfin prononcé Roland avant de restituer le carabe à sa loge. Le staphylin fossoyeur... C'est un petit carnassier qui chasse au ras du sol ou se contente des rogatons. La lande est son havre et il disparaît avec elle.

Il continuait de qualifier mais déjà s'intéressait au vaste espace déployé que nous inspections du regard, paysage d'ivres pacages et de bosquets tenus par l'ombre, accrochés aux vallonnements et traversés par l'entaille criante du chemin pierré qui courait, rectiligne et à soubresauts.

Nous avions partagé quelques fruits que le sac de toile avait mûris et recuits, avant que Roland ne s'asperge les doigts, replie le couteau suisse et la cape facteur qui était ressortie à chaque nouvelle ondée. Je suivais attentivement, mais avec discrétion, les gestes lents et méticuleux de l'homme qui réglait ses mouvements sur sa haute idée de la maîtrise. Quelques pas dans la bruyère, deux ou trois marches diablement taillées dans le granit et le chemin nous avait repris. Une poussière blanche, que la dernière averse avait lactée, séchait sur les feuilles des graminées.

Deux vieux amis, l'esprit indocile, le bel âge, cultivent l'érudition, deux ou trois fois l'an se donnent rendez-vous dans la nature de quelque contrée dont l'un d'eux souhaite explorer les trésors enfouis et les partager avec son complice. Encore une fois cela avait pris la forme de la marche, sur quelques jours.

C'est un jeu narcissique qui me vient de la dernière enfance, assagie et secrète. Je doute que l'enfant y ait reconnu un exercice de style; c'est l'alliage de l'immédiat et de la fiction qu'il recherchait comme le point de vue depuis un échafaudage enviable et périlleux. *Synopsis*, ce terme un jour m'avait été expliqué et il me plaisait, je m'en souviens, l'ai-je adopté pour qualifier... «mes petits narrés», car cette dernière formule, je l'ai utilisée, c'est une histoire, en deux mots je vais la dire: une jeune amie, à l'époque où j'étais étudiant, m'avait convié dans la maison de vacances de sa famille, à Loupian, près de l'étang de Thau. Recueillis, nous marchions dans les dunes, chacun dans son rêve, un peu comme je marche et rêve aujourd'hui dans les pas de Roland. À un moment elle s'était tournée vers moi pour m'interpeller, ébahie: «Tu parles tout seul?» À quoi j'avais

répondu un peu hébété : « Oui, ce n'est rien, je m'exerce à de petites narrations. » Elle avait fièrement relevé la tête comme fait celui qui vient de percer une énigme avant de conclure : « Ah oui, ce sont les petits narrés de François. » La manie est restée ; les courts énoncés, truffés de facéties, convoient au présent dans la langue composée certaines de mes aventures plaisantes ou puériles, mes petits événements et fréquentations. Jamais je ne les ai couchés sur le papier, ni relus à l'écran ; sans l'encre ils s'évaporent sitôt qu'ils me satisfont et qu'il m'est possible, sans ânonner, de les restituer à haute voix.

L'enfance est loin, près des marais où elle rôde encore, une ligne de peupliers marquant son premier horizon. Ce jour, je marche aux côtés de Roland sous le ciel à bascule. À peine si je distingue son silence feuilleté qui me laisse à mes propres élucubrations. Reprenons :

Deux vieux complices — oui, le bel âge, ils avaient entendu l'expression le matin même à l'instant de se mettre en marche de la bouche d'une femme âgée, occupée à lire sous une envahissante glycine, et qui les avait trouvés fringants et décidés, mais aussi courageux de vouloir traverser les monts d'une traite, vu le ciel peu engageant, leur avait donné sa bénédiction. « Allez, vous êtes dans le bel âge ! » —, un géographe et un linguiste, de l'espèce solitaire, esprits cultivés, peu portés à la rébellion et cependant secrètement dissidents, échangent des souvenirs, comptent leurs années de professorat, à mi-voix s'inquiètent de l'époque, vilipendent le cynisme et l'insignifiance où elle s'avilit. Ils tiennent à leur discipline comme à l'office et toutefois, il y a déjà quelques années, ou plus, ils ont amorcé comme un virage, rajeunissant d'autant, se sont observé d'autres attirances (l'un dirait volontiers « passions », l'autre « vocations »). Le linguiste s'est épris des sciences de la nature, son vrai domaine, et le géographe est hanté par le passage à l'écriture, ou la littérature, et tâtonne. Sitôt qu'ils se retrouvent seuls, deux ou trois fois l'an, à l'écart, c'est un rite, ils se reconnaissent et vérifient cette interdépendance qui les lie au-delà de l'affection qu'ils se manifestent sans toujours la formuler. À eux deux ils sont quatre et se consultent les uns les autres ; ainsi, par exemple, le géographe (ou l'aspirant écrivain) sollicite à l'envi le linguiste (ou le naturaliste, voire, chez le naturaliste, le botaniste ; et, chez le botaniste, le phytosociologue). Boîtes gigognes, avec étiquettes.

Prolixe, le petit narré. Rien du vent n'avait porté ces mots trébuchants à l'oreille de Roland. Je l'observais, marchant dans son sillage. Il se penchait, pour la caresser, sur le début d'ombelle, mais ne décochait plus la formule, il m'avait oublié, mesurait le gîte

d'un semis d'ancolies, laissait son regard courir sur les premières grappes falotes des filipendules, surprenait le milan où je n'avais rien soupçonné.

Roland m'a mené aux oiseaux, au brame, sous le lion de Caralp il m'a couché sur les prairies calcaires à la naissance des graminées, cloué sur les roches des landes serpentiniques de Mercœur en Corrèze, enlisé dans les tourbières, déchiré dans d'impénétrables haies naturelles, immergé la tête dans une fontaine glacée à l'observation d'un rare triton rivé à la pierre, mais sous la vasque. Je l'ai écouté réveiller les âges paléobotaniques et rameuter des disparus, suivi dans son antre de naturaliste où maintes fois, en quelques pas, j'ai fait le tour du monde naturel à hampe, à rostre, à venin, lancéolé, coupant, traçant. C'était dans sa bibliothèque encombrée, de celles dont les rayons placides sont assaillis par les pilastres instables, torsadées, surchauffées, lamées de marque-pages débordant de toutes parts les volumes où l'on surprend l'usage effréné, la curiosité chapitrée, à surgeons et à rejets et la quête obstinée du merle blanc. Volumineux, l'édifice était couronné, sous les poutres apparentes, par l'espèce de muséum de l'amateur avec les beaux spécimens, les rares et les monstres, le tout enveloppé d'arantelles. Aux liasses et enveloppes sombres amoncelées, signalées de post-it, aux fascicules et courriers annotés, on comprenait que Roland était en étroite relation avec d'autres chercheurs qui ne s'effrayaient pas de son éclectisme et dont il était très volontiers le rabatteur bénévole pour ce qui concernait les milieux et les régions où il avait une grande habitude de prospecter. Il lui arrivait ainsi d'apporter de fières contributions à ces lourdes entreprises que sont les atlas et les guides. Les rayons de merisier étaient parsemés de ces récits, journaux, herbiers que l'on doit à ces jésuites aventuriers du Levant, aux diplomates médecins zoologues qu'on mandait, à ces hommes de navigation et de missions qui avaient, entre le XV^e et le XVI^e siècles, la flore expéditionnaire, les Charles de L'Écluse, les Banks, Tournefort, Jussieu, Linné et tous ces inventeurs d'arbres à pain, de caféiers et d'astragales dans les épopées desquelles Roland, autodidacte, puisait une forme d'idéal de l'esprit, ventilé et accompli par l'exploration et la curiosité. Surclassés et vieilliss, les gros piliers de la linguistique générale avaient dégringolé de quelques étages, par inversion formaient à présent un substrat ; même les ouvrages de toponymie, qui représentaient pourtant, comme la patronymie, l'un des fers de lance de la linguistique de Roland, s'étaient tassés.

Aujourd'hui, ce n'était pas la première fois qu'il me conviait à cette exploration, il courait les plantes rudérales sur ce cheminement qu'il croyait antique et qui croisait, dans la solitude, par monts et par vaux. Je dis qu'«il croyait», car lui-même, loin des grandes artères réputées, n'était plus sûr de rien. Devait-on s'attendre à trouver les panneaux indicateurs pointant vers Lugdunum, les bornes milliaires en faction ou les maisons rouges pour s'abreuver? Nous n'avions pas croisé le *cursus publicus* mais le John Deere avec sa remorque sur cette voie qui par endroits était ruralisée, avec les ornieres et l'allure débonnaire des chemins de remembrement.

En dessous pouvait dormir une voie antique et il se documentait patiemment avant d'en juger, qu'elle fût faite un jour de la roche à vif à force de passages ou d'un véritable appareil avec le blocage de pierres bombées sous les lits de sable damé, armé des graviers de quartz et de gneiss. L'itinéraire était un tracé de «pouge». Familier de ces termes, Roland m'avait enseigné que dans le paysage nord occitan la pouge désigne un parcours sur la ligne de partage des eaux, à l'altitude des dieux, ironisait-il, que l'occupant romain avait trouvée en place et mise à profit pour peu qu'elle traçât droit devant. Nos ancêtres blonds circulaient sur ces lignes de crête dont ils finissaient par mettre à nu l'échine minérale; des lignes qui à l'occasion serpentaient, s'enroulaient, mais peut-être ne craignaient-ils pas de se rallonger, de prendre du temps, de sinuer avec la pouge dans les plis et replis de la roche mère, leur préoccupation étant, le plus longtemps possible, de garder les pieds au sec. Une autre fois, alors que Roland m'avait conduit à la chasse à la pouge, nous roulions sur une belle départementale droite, d'est en ouest, entre des cultures de maïs et des prairies parsemées de balles de foin. Nous écoutions Robert Charlebois, mais je l'entendais pousser de petits rires espiègles comme celui qui jubile d'un tour.

— Si elle t'a échappé, je te dois la vérité, m'avait-il signalé enfin, depuis vingt kilomètres déjà nous roulons sur la voie antique. Aucun doute n'est permis, les vallées, de part et d'autre, sont rapprochées, nous sommes sur le tracé d'interfluve, matérialisé par la ligne blanche en pointillé. Quelques secondes il avait quitté le côté droit, roulé au milieu de la chaussée pour parfaire sa démonstration. Depuis plus de deux millénaires, c'est là que ça circule...

Au moment même où la route moderne avait amorcé un virage franc pour envisager, en quelques courbes que l'on devinait, le passage d'un cours d'eau, nous avions garé la voiture sur le bas-côté.

Dans le prolongement exact de la route, quelque chose continuait, un passage, presque indistinct après l'espace très codifié de la route actuelle, un couloir d'abord resserré, puis béant, rectiligne comme nous allions le vérifier, sans autre trace de voirie que quelques pierres remuées, sinon, parmi les fourrés, cette colonne couchée, évidée, vaste et sans fond, dans la masse végétale.

Chaque fois que je prononçais le mot «voie romaine» il me reprenait, lui ne l'utilisait pas, ne voulait pas se complaire dans cette évocation convenue, vaguement solennelle, prétendait que bien des cheminements se révélaient, à l'examen, antérieurs à la conquête romaine et avaient servi, surtout les pouges, à l'époque gauloise et même à cet âge des hommes chasseurs, à poing de silex ou pierre polie, puisque par endroits on avait trouvé ces outillages lithiques avec les racloirs et les pointes de flèches, jonchant un chemin de retour de la chasse qu'on avait continué d'emprunter jusqu'à nos jours pour le semer cette fois de cartouches, de cellophane froissée et d'empreintes de quad. «À chaque fois que les faits restent obscurs et que l'origine échappe, c'est romain : les ponts et les voies sans état civil, les culées et les arcs brisés du XVIII^e, les croix de carrefour que l'on est censé avoir taillées dans les milliaires, ou ces pierres à broyer le millet qu'on prend pour du mobilier cinéraire.»

Pourtant c'est sur ces voies d'Antonin que la récolte rudérale pouvait se révéler féconde. À propos de «rudéral», je me suis parfois interrogé sur l'usage intempestif qu'en faisait Roland ; cette imprécision, si c'en est une, m'a surpris s'agissant d'un esprit aussi concis. Je crois avoir observé que les botanistes appelés sur les sites archéologiques ne l'emploient que rarement. Il se peut que sa rudéralité approximative se voulût simplement à mon niveau et, de tout temps, il m'a épargné les «anthropogènes, xérophyles, neutroclines». Une définition était une fois venue fixer les choses et dissiper mon doute : «La flore rudérale ? C'est la végétation perturbée par l'homme. Les Romains perturbateurs n'ont plus mal aux dents mais alignent encore, malgré eux, la tête de loup sur la voie Julia.» De même, dans mon esprit, les mots «ruines» et «décombres, gravats» ne sont pas de parfaits synonymes. Les vestiges des empires et la terre remuée — une taupe y suffit — ne me semblent pas participer de la même échelle. Mais lui donner raison ne me coûte guère, je porte une image romantique, sentimentale des voies romaines et des ruines. S'il courait les itinéraires antiques et les éperons barrés, il ne courait pas moins les cavées d'autoroutes en travaux, parfois ivres de

coquelicots, de mauves, d'épilobes ou de blé rouge, les pourtours des anciennes décharges riches en nitrate, les terrains vagues piétinés, les carrières et les lignes ferroviaires abandonnées, les cimetières où les sureaux montrent une vigueur incomparable, comme chacun sait. Dans nombre de ces lieux je l'ai suivi, rassuré d'y voir le naturaliste assouplir sa prosodie, accepter l'accroc ou la révision de son principe pour m'offrir d'observer la concorde toujours nouvelle, casuelle, improbable de la nature végétale et des perturbations humaines avec leur lot de substances et de substructions. Constaté la franche sympathie des plantes pour ces remue-ménage nous exaltait ; nous rencontrions des peuplements massifs et des règnes sans partage, l'inattendue, comme cette onagre isolée, juchée, papillons de lumière dans le vent, en haut du dépotoir, ou ces spécimens dépassant de deux fois les mensurations que leur accordent les manuels.

Roland profitait de l'éclaircie pour déployer sa carte au sol, à même le galetage rosâtre, du doigt repartait de ces noms de lieu, peu éloignés les uns des autres, évocateurs pour lui : L'Estradet, avec sa tête d'avorton, issu d'une belle famille à la suite de l'ancêtre *strata*, qui a essaimé surtout vers le nord, *Strasse*, *street*, *straat*, et n'a rien laissé au français sinon l'estrade oubliée avec sa locution sursitaire, « battre l'estrade », tandis que l'*autostrade* avait tenté les créateurs de territoires de l'époque de Le Corbusier. Moins courus, Roland avait relevé ces « La Vedrenne » et la variante « Puy-Vedrenaud » pour l'éclairage desquels il m'avait fourni ce sésame : « La Vedrenne, c'est un peu plus que la tente du centurion puisque l'écurie est signalée, c'est sur les bêtes de somme que le mot insiste, mais l'auberge est accolée. » D'autres noms, issus du parcellaire, relevés sur le cadastre, sous les lambris noircis de salles du conseil, avaient complété l'inventaire, l'incitant à prospecter ici plutôt qu'ailleurs sur cette épaule hercynienne usée, négligée, croyait-il, par les archéologues. La voie que nous suivions, par cahots et paliers, semblait conduire au bout du monde et pourtant restait parallèle à l'Occitane qui filait à moins de deux kilomètres, dont il nous arrivait de reconnaître la rumeur basse quand le paysage, par la grâce d'un chantier de bois, s'ouvrait, entre deux pessières ; et qui avait peut-être piétiné, enseveli, cette autoroute, quelques Vedrenne à nom perdu — et le mors et la fibule et l'ancienne pouge gisant sous l'aire arborée autour de la sculpture de commande.

Par endroits, sur le versant décaissé du chemin, il me faisait remarquer la vivacité des genêts — deux variétés cohabitaient —, le

resserrement des aubépines, des nerpruns, des fusains, mais aussi l'affluence des bouleaux que la pierre attire et retient ; ils étaient nombreux à joncher la lisière de leurs souches brisées comme on les voit joncher les avant-plans dans la peinture ancienne de paysage. Il pensait que la pouge s'était romanisée, qu'il y avait eu des travaux voyers dont attestaient, au bord de la berme, les galets de gneiss en saillie, réguliers et choisis, retenant la blocaille fine.

— Ce n'est guère la saison pour s'en convaincre, François, mais les ouvrages de voirie créent un sol peu profond, drainé, plus chaud, sur lequel les plantes qui s'y aventurent jaunissent précocement, ou se dessèchent. Pour peu qu'on ait usé à l'époque d'un mortier de chaux, on rappelle la flore calciphile comme le buis, l'érable champêtre, la mercuriale, le cornouiller sanguin, mais c'est bien sûr avec l'étendue d'une villa que ça prend toute son envergure.

Le cornouiller sanguin, il en tenait un rameau à la main mais l'avait oublié, c'est en suivant mon regard qu'il y revint, en échauffa l'écorce entre ses doigts et me la fit respirer :

— Bois punais. Malavisé. Les Ritals ont su en tirer une huile, paraît-il. Jusqu'au XVII^e siècle on mélangeait plutôt ses graines à la bave de crapaud. On taillait dans son bois la flûte magique pour le chant funèbre du héros ; de fait, un rameau de cornouiller dans une église, c'était impensable.

La marche avait repris. Ce n'était pas le fil d'un peloton qu'on déroule, elle était diverse, la voie, elle feuilletait les âges, comme une carpe remontant de la vase pour faire une bulle à la surface et un instant reluire dans la lumière. On croyait la perdre de vue, elle réapparaissait autrement, changeait d'usage ; elle n'en avait plus. De l'oubli où la retenaient les branchages bas des châtaigniers et des hêtres, elle resurgissait plus vive, à découvert, irriguée par un sentier balisé jailli de derrière un amas de pierre pour se confondre avec elle ; alors elle devenait un tronçon de circuit VTT jalonné de son balisage singulier à pictogrammes. Les pneus à crampons dans de petites dépressions sableuses avaient laissé des empreintes et peut-être étaient-ce eux qui avaient lustré les gros galets de quartz à quoi Roland croyait reconnaître la voirie de l'intendant Turgot car, ajoutait-il comme pour m'embrouiller ou me décevoir, ce pouvait être une route du XVIII^e ; on la suivait aisément sur la carte de Cassini, on pouvait croire à son actualité sous son règne. Les roues à crampons la quittaient bientôt par un autre sentier sur l'autre rive, du topoguide elle s'absentait, dès lors se négligeait, se tapissait de

trèfle, de plantain ; la proximité d'un hameau la semait de gravier, la traversée d'un autre, sur une encablure, la couvrait de goudron. Sur la tache noire, aux bords à l'avenant, une marelle était dessinée à la craie, c'était l'œuf du jour, elle avait résisté à l'averse. Plus loin, de gros débardages lui avaient déchiré l'échine ; les moellons de quartz partaient en chamaille, roulaient sur le bas flanc où les fûts suppurants des résineux s'entassaient. Ces blessures se répétant, on avait, au voisinage d'une ferme, comblé les fondrières et les ornières avec des tuileaux mélangés à la porcelaine blanche.

Elle s'enfonçait de nouveau dans un bois loqueteux et là, profondément, s'enfouissait, non pas comme les chemins creux détrem্পés de chez moi, vers les Charentes, aux talus de terre noire et de racines nouées, mais prise entre deux murailles de pierre à joints vifs, aux soubassements puissants. « En d'autres temps, remarquait Roland, on aurait vu sur ses bords ces montjoies de moellons dont on avait libéré les terres cultivables et qui attendaient le maçon. » Elle revenait à fleur, ouvrait entre les cépées des points de vue sur les combes et les prés de fonds. Elle était ainsi, nombreuse, changeante, mais elle était une, car l'axe ne faiblissait guère même au contournement de ces faux dolmens dans la bruyère cendrée. Elle se prolongeait toujours elle-même vers le sud-sud-est, lorgnait quelque point de l'horizon en prenant un peu d'altitude par degrés, ainsi qu'on pouvait la lire sur la carte de Cassini et la carte d'état-major (Roland ne partait jamais dans de telles explorations sans un lourd dossier cartographique). Elle était pouge, via, piquetée d'étymons et d'orchidées, elle se faisait levée, laie, fuite, chemin gravé, chemin perdu, baguette de laurier du caducée quand il advint qu'une petite route sinueuse la coupât plusieurs fois dans le jeu de ses courbes, s'enroulant autour d'elle. Elle était l'herbier de Roland, un vieux carnet de comptes, vierge, avec juste ces mots « Doit » sur la page de gauche, « Avoir » sur la page de droite, au Pays de Saint Éloi, patron des voyageurs. Battons l'estrade, François, n'écrase pas *Orchys mascula*. Elle était mon verbier de songe, à mi-ombre, et le chêne, trois fois centenaire, « un arbre-jalon » qui venait de nous saluer, avait vu passer des évêques et des intendants, la maréchaussée, les recrues, les maquignons, les voyers et les tireux de cailloux, les larrons, les rouliers, les colporteurs avec la clinquaille et les bondieuseries. Puis plus rien, un 4x4 parfois, un couple de randonneurs, aujourd'hui un linguiste et un géographe...

Une route vicinale, sèchement, venait de la couper, à angle droit.

Une ligne de chemin de fer (d'une seule voie et peut-être désaffectée) lui était parallèle. Nous crûmes en avoir fini avec le vieil axe du monde car, pour ce que nous en apercevions, de l'autre côté, il n'y avait plus rien, sinon un non-lieu parsemé de quelques tas de gravier de sable comme en dispose l'équipement dans la solitude pour d'éventuels travaux ; deux pavillons gris et un hangar cafardaient derrière un mur de thuyas. La petite route un peu plus loin, à un passage à niveau, franchissait les rails avant de s'éloigner vers l'ouest. Roland se montrait soucieux. Plusieurs cartes s'étaient étendues au sol, mais une nouvelle ondée le contraria. Il crut que le hangar allait nous accueillir et nous franchîmes les rails. Des trains circulaient-ils encore... Des plants de maïs et des raves, par endroits, avaient pris pied. Mon compagnon se situa dans l'axe avec son antiquité dans le dos, comme un acquis ; il regardait droit devant, immobile et concentré, pareil à celui qui vise une cible. Après le mauvais asphalté, derrière deux poteaux, passé le fossé, une colline commençait à s'élever, le flanc buissonnant, couvert d'arbrisseaux. Nous nous aidâmes à franchir le fossé et le talus. Passé la barrière des ronces et des noisetiers, nous aurions voulu nous diriger mais nul couloir ne se présentait dans le fourré, pas le moindre indice de routin, c'était bas de plafond avec de surcroît la pluie qui s'emmêlait au buisson d'aubépines, de bourdaines, de prunelliers, de jeunes merisiers (je ne compte que sur moi, Roland ne désignait plus). Il fallait avancer mais courbé, recommandait-il, la vadrouille serait épineuse et ce serait la faute à Cassini. Avancer, même en tergiversant, sans perdre la ligne. Lorsque de petits chênes apparurent, l'empire des scions et des épines sembla lâcher de sa hargne, mais la nature ayant horreur du vide, d'autres espèces adventices prenaient la relève. Il crut reconnaître la cavée à peine perceptible et vaguement un trait de clarté où la végétation était moins prompte à s'enhardir.

Le premier objet lithique à nous faire signe, de loin, fut une confirmation. Endormi, délaissé mais intact, c'était un ponceau à une seule arche joliment façonné un jour par une compagnie de lurons qui avait pris soin de disposer de chant les pierres de la voûte. Nous restâmes à adorer l'architecture minable et émouvante dans sa solitude. Nous en touchions les pierres de granit et de gneiss. Accroupi, je retirai d'un seul geste la banquette de mousse qui enveloppait le rebord, un peu comme j'aurais retiré des épaules d'une belle créature le manteau de fourrure. La pierre maintenant était nue. Mais ça ne chantait pas, sous l'arche l'eau ne coulait plus, le lit était à sec, la soierie des reflets

sous la voûte ne chatoyait plus. De fait, c'étaient deux voies fantômes, deux circulations taries qui se croisaient en silence, le ponceau restant garant du souvenir des flux, des crissements et des frémissements. Roland fut le premier à bouger. Il disparut dans le lit de l'ancien cours d'eau à la cavité peu profonde et régulière, tapissée d'humus, me laissant m'attendrir sur l'édicule dont j'aurais volontiers passé à la brosse chaque pierre pour qu'il reluise à la croix des deux sillages indistincts. Roland réapparut bientôt, toujours dans le chenal, et me fit la remarque qu'il s'agissait d'un petit canal d'irrigation maintenu sur le versant et qui suivait une courbe de niveau. Il réalisait une boucle presque parfaite en croisant une autre fois la voie relictuelle sous un pont d'une autre facture. Il était alimenté par un ruisseau un moment détourné et qui avait à présent retrouvé son vallon d'origine. « Les Cassini s'étaient abreuvés ici, François, ou aspergé le front. Les petits champs de seigle, les courtilages leur avaient souri, et les terres en chaume. »

Nous franchîmes l'autre ponceau qu'à l'âge du ciment on avait conclu de reconfigurer. Ensevelir la pierre, c'était l'oublier, elle et la corvée du carrier, ou de l'épierrage séculaire, se croire de l'avant, jusqu'au jour où, en toute méconnaissance de l'astreinte, on a trouvé chic de la retrouver, apparente comme on dit, autour des volets blancs ou vernis. La pente avait repris, le sous-bois se clairsema et le chemin toujours peu sûr nous abandonna mollement sur une pâture avant que de s'absenter tout à fait. Rester dans l'axe ? Il suffisait de viser un point quelconque comme la flèche d'un résineux ou de suivre le sac à dos de Roland. Sitôt le sommet du mamelon atteint, le cheminement, à dire vrai, son pointillé indolent, de nouveau cligna faiblement assez loin devant nous. Des pierres sans forme, puissantes, rejets que des trolls avaient un jour semés de guingois, ne fût-ce le sens du cordeau, et qui martelaient la prairie avant qu'un talus n'y accrochât son échine moussue et plus loin une rangée d'acacias. Enfin, une croix de carrefour se présentait, et ce qui tenait lieu de carrefour était l'incursion d'une petite route qui, comme les autres, s'était emparée de la voie lunatique, se greffant sur elle en un ajustement digne de l'aiguillage des voies ferrées. Les cartes récentes nous avaient annoncé son apparition et sa persévérance. Elle nous conduirait à la chambre d'hôte *Les Coursières*, où nous avions prévenu de notre arrivée.

Roland s'enchantait des chênes rouges et des robiniers bordant la route, à l'exception d'autres essences. Ils avaient figuré sur la même commande, croyait-il, originaires les uns et les autres d'Amérique du

Nord. Le long des routes et des voies ferrées, on avait affectionné leur élégance et, du reste, l'homme qui avait choisi ces arbres d'ornement en bordure de ses terres possédait un petit château — disons, une maison de maître — que nous aperçûmes dans l'étroit d'une allée ensommeillée.

— *Robinia pseudoacacia*, oui, pseudo, François, car Jean Robin, botaniste du roi Henri IV, avait planté la graine avec succès dans le jardin du prince et avait annoncé, avec une satisfaction signée : *Acacia americana robini*... Le nigaud ! C'est Linné qui corrigea la peccadille, fit justice à l'arbre, au découvreur, rendit à César, garda comme mise en garde la méprise. *Pseudoacacia*, un nom d'espèce ! Cela étant, l'acacia, le mot, veux-je dire, a la vie dure, et jamais l'on nous présente des beignets de robinier.

Il nous restait une petite heure de marche sur un bitume à crevasses. La route glissait dans le sommeil des épicéas dont les draperies couvaient des ténèbres anciennes et tapies. Quelques remuements, comme on s'ébroue, arrachaient l'écharpe à l'ennui, mais dans la reprise de la ligne droite et de la lenteur la torpeur de nouveau l'assaillait. Aucun véhicule ne circulait et nous marchions au beau milieu de cette chaussée sur laquelle le claquement des pas décomptait dans l'écho des fûts de première ligne que la lumière, frayée entre deux grains, semblait laper tandis que trois enjambées plus profond le légendaire gardait ses hardes dans la nuit gothique.

Roland se taisait. Sa rêverie l'avait laissé à une préoccupation plus obscure et impénétrable, sans signaux, plus loin que l'absence. Je le connaissais ainsi fait, délicatement à autrui, enjoué et maître de lui-même, curieux de tout ce qu'il percevait et de ses perceptions, mais subitement happé, longuement absorbé, les yeux tournés vers lui, tâtonnant, la main aveugle, dans quelque nuit de sa vie d'homme qui ne venait pas dans nos échanges, tout à ses élucubrations, échafaudages et bifurcations. Quelqu'un de non prévenu eût pu croire qu'il était entré dans une bouderie têtue, s'en fût accusé, en eût pâti, mais en réalité souvent je le voyais avant la fin laisser courir sur ses lèvres paralysées un babillage sans mots accompagné d'une ferveur telle qu'il me semblait exprimer, non dégrossi, le sertissage de quelque formule ambitieuse encore rétive et trop lentement ruminée que j'eusse négligée si elle ne se fût associée aux gestes confus préluant plus visiblement au terme de son retranchement en m'informant du